Les enfants

PARIS est, dit-on, la ville où l'on s'amuse. On vient de toutes les parties du monde pour s'amuser à Paris, et cependant il n'y a plus de plaisir. Chaque hiver on peut entendre les mêmes plaintes; il n'y a plus de salons! il n'y a plus de plaisir !

Les jeunes filles se parent tristement de gaze, de soie et de fleurs, et s'ennuient mortellement dans des réunions où il est convenu que l'on doit s'amuser. Les femmes s'ennuient encore plus que les jeunes filles, et les hommes encore plus que les femmes. Ceux-ci cherchent dans des cercles, et celles-ci dans les intrigues, à tuer le temps qui les dévore. En même temps que l'ennui prend les proportions que nous voyons, on remarque qu'il n'y a plus d'enfants.

Pourquoi donc deux choses aussi charmantes, le plaisir et les enfants, ont-ils disparu de ce monde?

C'est que le plaisir et les enfants n'existent que dans l'innocence et la simplicité.

Le mal de notre temps, qui n'est pas autre chose que l'ennui, l'ennui morne et lourd qui conduit les hommes aux excès, est né le jour où l'innocence et la simplicité ont disparu.

Les femmes étaient gardiennes de l'innocence et de la simplicité. Les mères, en berçant leurs enfants sur leurs genoux, ont dû sentir frémir en elles quelque chose de plus grand que leur amour, elles ont dû sentir que dans leur bras reposait l'avenir du monde, et elles ont déposé ce fardeau, elles ont abandonné cette tâche, elles ont laissé à des mercenaires le soin de leur trésor !

Si nous remontions à la cause de cet abandon, nous la trouverions peut-être dans l'effet que produisit la *Nouvelle Héloïse*. A partir de l'apparition de ce livre, les femmes ne furent plus simples ; elles furent toutes des Julie. Elles devinrent *faciles* et inabordables. Les hommes ne trouvèrent plus près d'elles la simplicité et le repos; ils y trouvèrent l'étiquette et le désordre, ils devinrent des amoureux ou des étrangers, ils ne furent plus ni des époux ni des amis, ils s'éloignèrent de ces femmes qui n'étaient plus pour eux ni des mères, ni des sœurs, ni des femmes, qui n'étaient plus que des divinités esclaves de leurs fidèles, des divinités qu'il fallait vaincre et adorer à genoux.

Le jour où les femmes furent fières d'apporter le trouble dans les cœurs, elles perdirent leur empire, et leur empire c'était le monde. On ne règne que par la paix ; leur gloire était d'offrir le repos, elles ne l'ont pas compris.

Aujourd'hui les femmes sont abandonnées, elles ont senti leur empire perdu et elles ont cherché à le reconquérir; mais elles ne connaissent plus le chemin et elles se sont égarées. Elles ont fait de misérables et vains efforts pour ramener les hommes, elles ont essayé de vivre avec eux, elles ont monté à cheval, elles ont fumé, elles ont joué, elles se sont faites garçons. Elles ont fait le dernier effort en ce genre : elles ont transformé leur salon en café, elles se sont assises au comptoir ! Rien n'y a fait. Elles sont abandonnées et méprisées; elles ont confondu la licence avec la simplicité, et au lieu de ramener les hommes, elles les ont égarés plus loin et se sont égarées avec eux; puis enfin, sentant tout perdu de ce coté, elles ont cherché ailleurs le remède que leur instinct leur montrait dans la simplicité. Incapables de la retrouver en elles-mêmes, elles ont essayé de la retrouver dans l'enfance, qui est naturellement le lieu de la simplicité et de l'innocence; mais l'enfance abandonnée par elles n'existait plus.

Alors tout a été mis en œuvre pour sauver les enfants; là était le salut du monde, on l'a compris et tout a été fait pour eux. Mais tout ce qui a été fait a été fait dans le sens de la corruption ! Toutes les ressources de l'industrie ont été exploitées au profit des enfants, leurs costumes sont des merveilles de luxe et d'élégance, leurs joujoux sont des chefs-d'œuvre ! Les hommes qui se disent intelligents ont écrit pour eux, pour eux on a tout fait, sans songer que pour eux il fallait tout défaire, il fallait les nourrir comme les abeilles nourrissent la reine qui doit diriger la nouvelle ruche, du plus pur pollen des fleurs, et on leur a, hélas! jeté en pâture les reliefs infâmes d'un repas de cannibales. Nourris de cet épouvantable pâture, ces enfants ont grandi en un jour et ils ont été décrépits à vingt ans !

C'est ce que nous voyons en ce moment.

A dix ans, une petite fille est remplie de roueries et un petit garçon de dix ans est hommes d'affaires.

J'en connais un qui vient quelque fois me rendre visite, il ne saute pas sur mes genoux en me demandant des joujoux ou des livres, non ! Il s'excuse de me déranger, cause avec moi des affaires de l'Etat, et me raconte avec une vanité naïve le nombre d'actions que son père a sur telle ou telle ligne de chemin de fer; il est très fort ! Il prévoit les chances commerciales, bonnes ou mauvaises !

Une fillette de dix ans entre devant moi dans un cabinet de lecture, et sa gouvernante demande des livres pour elle. Je m'attends à la voir sauter de joie à l'offre qu'on lui fait de quelques contes de fées; mais la petite fille sourit en reculant d'un pas, et la gouvernante dit avec orgueil :

—Mademoiselle est plus *avancée* que cela? Alors, *Paul et Vurginie*? dit la loueuse de livres.

—Mademoiselle, connaît cela...